

*Tous les matins, pendant un quart de seconde, je suis bien. Un quart de seconde où je ne me rappelle plus qui je suis, ce que je fais, où je dors. Pendant ce quart de seconde, Rose n'existe pas, la Rose que je suis devenue n'a pas encore pris possession de mon esprit. Mon corps, passe encore, mais ma tête... Rose, cette Rose que je déteste, agglutinée à mes pensées, mes actes, tout le reste de la journée. Pendant ce quart de seconde, j'ai la vingtaine et je retrouve mon grand amour, j'ai huit ans et je défile à travers le village dans mon aube de première communiant, j'ai bientôt quarante ans et mon enfant vit encore. Il passe trop vite, ce quart de seconde. Droit derrière, Rose, quarante-trois ans, me dévore jusqu'aux os. Je me souviens que je n'arriverai pas à me lever, que je pleurerai sitôt que je comprendrai qu'une nouvelle journée commence. Que je devrai lutter pour chaque geste, chaque minute de chaque journée. Lutter pour me lever, lutter pour m'habiller, lutter pour regarder Camil dans les yeux. Lutter pour ne pas boire. Lutter pour continuer.*

*La Rose d'avant, celle qui transformait son lit en bateau de pirates, qui imitait le singe avec tant de perfection qu'Anna la regardait estomaquée, presque affolée, avant de rire, celle qui dansait dans le salon, dans le jardin, dans des fêtes, l'ostéopathe aux pantalons en lin blanc et aux tee-shirts immaculés, l'amoureuse aux ongles peints ou aux ongles noirs de terre du jardin, l'amie entière et sans concessions, celle qui lisait deux livres par semaine, est éteinte. Je ne lis plus, je ne ris plus, je ne plante plus d'oignons de tulipe, ne sème plus de graines de roquette. Je ne travaille plus. J'ai tout perdu. Sauf Camil et quelques amies éparses. Je languis dans le lit, ni par plaisir ni par paresse. Je ne suis pas paresseuse, je ne l'ai jamais été. Je suis combative. Une combative conciliante. Enfin, je l'étais. Le genre à entraîner sa famille pour une virée en Italie, un dimanche matin, sur un coup de tête. À grimper le long des pistes, en peau de phoque, à la tombée de la nuit, deux fois par semaine. À encercler le corps lourd d'un homme obèse, à peser sur lui malgré notre différence de gabarit, à lui dénouer son omoplate coincée, « Aaah ! merci, ça fait du bien ». Et à oser sans vexer : « Vous devriez vous mettre aux exercices que je vous ai donnés. Et arrêtez de boire et de manger n'importe quoi, Joseph ! » Le genre à pimenter de détails exagérés une anecdote molle ou à écouter précieusement sans interrompre, sans questionner. Le genre à aimer entendre Camil et son associé se prendre la tête autour de notre table de cuisine, entre les miettes de pain et les croûtes de fromage,*

*pour un concours d'architecture, à ne pas leur dire que rien n'est grave. Le genre à aimer l'ivresse légère, à détester perdre le contrôle, mais à s'amuser quand même. Le genre optimiste, le genre à se relever sans déranger. Le genre bonne pâte. Le genre docile et confiant.*

*J'ai glissé. Pas tout de suite.*

*Quand j'ai ouvert la porte aux policiers, je suis restée droite. Quand j'ai entendu accident, voiture, vélo, j'ai fait face. J'ai appelé Camil, j'ai foncé à l'hôpital, j'ai insulté le personnel qui voulait me calmer. Non, je ne me calmerai pas, je veux voir ma fille.*

*Elle est où, Anna ?*

*Anna est morte.*

*Moi je suis retenue dans une chambre aux parois boisées, attachée à une longe.*